Cultures urbaines : culture commune et culture de classe

Nicolas Macé

Généralement employée au pluriel, la locution « Cultures Urbaines » recouvre l'ensemble des pratiques culturelles, artistiques et sportives issues de l'espace urbain : il s'agit le plus souvent d'art (graffiti, rap, slam, danses urbaines, photo et vidéo…) ou de sport (skateboard, roller street, streetbike, monocycle, BMX, déplacements Yamakasi, basket et foot de rue, street golf, golf de rue, jongle de rue...). Aujourd'hui, ces multiples pratiques sont rassemblées sous une dénomination commune : les Cultures Urbaines. Elles s'avèrent difficiles à délimiter et/ou à classifier car « *elles sont nombreuses, destinées ou non à être vues, ne jouent pas de la même manière avec les règles et les codes, mais font toutes partie de notre environnement urbain* »[1].

Ces formes nouvelles de création, qui se sont développées pendant longtemps en dehors des institutions, sont issues du mouvement hip-hop qu'elles ont décliné de différentes façons : plastiques, chorégraphiques, musicales. Bien que traversant des domaines différents, « *le champ des Cultures Urbaines se situe à l'intersection de l'artistique, du culturel et du social ; il s'inscrit dans un ancrage territorial, celui de la ville, qu'il contribue à transformer par son caractère évolutif et prospectif* »[2]. Le champ de ces pratiques s'impose alors comme un véritable mouvement de fond qui prend sens, socialement et artistiquement, dans des territoires et auprès de populations habituellement exclus de la culture académique.

Après avoir situé « les Cultures Urbaines » dans leur rapport à la culture, nous centrerons notre réflexion sur les démarches de distinction et de comparaison qui animent généralement les groupes sociaux. Puis, nous examinerons les attentes et les modalités de pratique de deux groupes de jeunes pratiquants - issus d'une même association mais de milieux socio-culturels différents - afin de vérifier si leur logique d'appartenance relève préférentiellement de leur culture de classe ou d'une culture commune aux « Cultures Urbaines ».

---

[1] LEBRETON (F.), *Cultures Urbaines et sportives « alternatives », socio-anthropologie de l'urbanité ludique*, Paris, L'Harmattan, 2010.

[2] GRUSON (L.), Directeur de l'Agence pour le développement des relations interculturelles (ADRI), « les Cultures Urbaines : points de repères et références », texte introductif du *Répertoire des Cultures Urbaines*, édité par l'ADRI et l'EPPGHV (Etablissement Public Du Parc Et De La Grande Halle Villette) en avril 1999.

Une culture dans « la culture »

Dans la notion de « Cultures Urbaines » constituée de deux mots, celui de « culture » apparaît comme un terme englobant. Aussi convient-il de s'interroger sur ce dernier avant d'aller plus loin dans la spécificité de l'attribut. La culture est une notion polysémique qui comporte une double dimension : individuelle et collective. A l'origine, le terme de *culture* évoquait les progrès individuels par opposition au terme de *civilisation* qui exprimait les progrès collectifs. En 1862, le *Dictionn*aire National de Bescherelle définissait la culture comme l'ensemble des connaissances générales d'un individu, à savoir ce qu'on appelle aujourd'hui la « culture générale ».

C'est à partir du début du XIXème siècle que la définition de la culture va relever davantage d'une conception collective en se définissant comme l'ensemble des manifestations sociales, religieuses, intellectuelles, artistiques… qui caractérisent une société. Elle rejoint ainsi la définition de la civilisation en prenant une dimension de recherche identitaire et de différenciation. La culture désigne alors « *un ensemble de conquêtes artistiques, intellectuelles et morales d'une nation (...) l'expression de l'âme profonde d'un peuple* »[3].

Au début du XXème siècle, selon Forquin[4], cette conception « *pluraliste et différentialiste* » de la culture se double d'une dimension universelle à travers la notion de *« culture humaine* » relevant d'une « *mémoire commune et d'un destin commun à toute l'humanité (...) ce par quoi l'homme s'arrache à la nature et se distingue spécifiquement de l'animalité* ». La culture est alors envisagée comme un héritage, commun à tous les êtres humains, qui transcende les frontières et les particularités propres à chaque communauté.

Actuellement, les définitions de la culture empruntent indifféremment à ces trois dimensions (individuelle, collective et universelle) selon le cadre de référence des auteurs. Ainsi, toujours selon Forquin (1989)[5], les emplois les plus pertinents du mot « culture » se situent dans un champ sémantique assez large à partir de deux acceptions. Une acception traditionnelle, individuelle, normative recouvre « *l'ensemble des dispositions et des qualités caractéristiques de l'esprit cultivé, c'est à dire la possession d'un large éventail de connaissances et de compétences cognitives générales* ». Une acception descriptive et objective la définit comme « *un patrimoine de connaissances et de compétences,*

[3] CUCHE (D.), « Culture et identité », in *La notion de culture dans les sciences sociales*, Paris, La Découverte, 1996.
[4] FORQUIN (J.-C.), « Ecole et culture », *EPS et Société Infos*, n°26, octobre 2004.
[5] FORQUIN (J.-C.), *Ecole et culture. Le point de vue des sociologues*, Bruxelles/Paris, De Boeck-Université/Editions Universitaires, 1989.

d'institutions, de valeurs et de symboles constitués au fil des générations et caractéristiques d'une communauté humaine particulière ».

L'étendue sémantique de la notion laisse alors toute sa place à l'existence des Cultures Urbaines en son sein. Elles se sont constituées, perdurent et se transmettent. Porteuses de leurs valeurs propres, elles sont pourvues de symboles qui les caractérisent et réunissent les individus dans un groupe d'appartenance. Au fil du temps, ce dernier tend même à devenir un groupe de référence pour les générations actuelles.

Une culture sous domination

Parallèlement à la « grande » culture, constituée d'œuvres rassemblées dans des lieux spécialisés (musées, théâtres, opéras…), il existe une culture « populaire » qui trouve sa spécificité dans son environnement : une culture ethnique, urbaine. Si on considère les Cultures Urbaines comme un ensemble de pratiques artistiques et de formes d'expression spécifiquement citadines, on constate que l'expression prolonge ce qu'on appelait naguère les cultures populaires ou les cultures ordinaires, comme le précise Rautenberg : « *Aux Cultures Urbaines, on peut appliquer les mêmes caractéristiques qu'on attribuait autrefois aux cultures populaires* »[6]. Elles se trouvent en situation de domination culturelle par rapport à la culture classique et académique car elles relèvent davantage du loisir que de l'éducation, et du lien social que de l'apprentissage.

Dans les années quarante, le sociologue américain Gordon introduit l'expression de « sous-cultures » pour désigner les subdivisions d'une culture nationale à partir des variantes liées à des groupes sociaux particuliers : classes sociales, communautés ethniques, groupes marginaux… Cela faisait d'elles des parties d'un ensemble plus vaste. Mais cette appellation s'est surtout vue utilisée à des fins assez discriminatoires qui soulignaient une relation hiérarchique, un lien de dépendance entre la culture dominante et ceux que l'on souhaitait exclure ou ceux qui cherchaient à s'en démarquer. Dans ce modèle, la notion de culture de classe est une variante de celle de sous-culture. Elle prend en compte les variations liées à la stratification économique et sociale au sein des sociétés modernes : paysans, ouvriers[7], bourgeois[8], etc.

---

[6] RAUTENBERG (M.), « Cultures Urbaines, cultures du monde, cultures de masse », communication présentée au Centre Culturel, Œcuménique, journée « Quelle place pour les Cultures Urbaines et du Monde ? », Villeurbanne, 10 janvier, 2008.
[7] VERRET (M.), CREUSEN (J.), *Culture ouvrière*, Paris, L'Harmattan, 1996.
[8] PINÇON (M.), PINÇON-CHARLOT (M.), *Dans les Beaux Quartiers*, Paris, Seuil, 1989.

Selon Bourdieu[9], la notion de culture peut aussi se comprendre dans une double acception : au sens restreint, renvoyant aux « *œuvres culturelles* », et au sens anthropologique, désignant les manières de faire, de sentir, de penser propres à une collectivité humaine. Les pratiques culturelles elles-mêmes sont classées dans des hiérarchies allant du plus légitime au moins légitime : au théâtre classique s'oppose le théâtre de boulevard, à l'équitation ou au golf s'oppose le footing et le football, etc. Il existe des domaines culturels nobles (peinture, sculpture, littérature, théâtre) et des pratiques moins nobles en voie de légitimation (cinéma, photo, chanson, bande dessinée…). Les Cultures Urbaines s'inscrivant par essence dans la subversion au regard de la « grande culture », elles se placent dans cette dernière catégorie. Aussi peuvent-elles fonctionner à la fois comme facteur d'intégration attestant l'appartenance à une classe ou comme facteur d'exclusion.

Une culture en développement

La culture urbaine existe depuis que les populations se sont urbanisées. A Paris, par exemple, une activité culturelle urbaine s'est développée dès le Moyen-âge avec l'apparition des foires. Aujourd'hui, la tendance est au développement rapide des villes au détriment des campagnes qui se désertifient.

Parallèlement, le modèle de la ville contemporaine est celui d'une ville cosmopolite sur le plan sociologique et juridique, c'est-à-dire une cité où vivent côte à côte plusieurs communautés unies par une loi commune. Les cultures accompagnent les variations des villes et de leurs habitants. Ce métissage des populations à l'intérieur de la ville a permis une diversité culturelle créatrice de nouvelles formes d'expression. Par ailleurs, les villes ont recours à de nouvelles stratégies pour animer les territoires, assurer une visibilité accrue aux pratiques qu'elles abritent et valoriser les lieux.

En outre, les progrès de la technologie favorisant la communication et les échanges culturels de manière rapide et efficace, la « culture urbaine » s'est mondialisée. Avec l'essor de la circulation de l'information et de la communication, il n'y a plus aujourd'hui de communauté qui pourrait garder secret son expression artistique et/ou culturelle : « *Toute culture est mondialisée, toute culture est dynamique* »[10].

Les Cultures Urbaines font preuve aujourd'hui d'une grande vitalité et occupent une place de choix dans les goûts des jeunes générations. Face à cet engouement s'avérant durable, les

[9] BOURDIEU (P.), *La distinction, Critique sociale du jugement*, Paris, éd. de Minuit, 1979.
[10] RAUTENBERG (M.), « Cultures Urbaines, cultures du monde, cultures de masse », *Op. Cit.*

Cultures Urbaines, qui s'inscrivent légalement ou illégalement dans les espaces urbains centraux ou périphériques, soulèvent des interrogations qui ne sont pas nouvelles. Les problématiques en lien avec les Cultures Urbaines sont, comme ces dernières, à mettre au pluriel : politiques, sociales, culturelles. Leurs caractéristiques, mises en évidence dans le rapport coordonné par J.-F. Hebert[11], traversent en effet différents champs et il paraît bien difficile de les dissocier :

- elles sont liées aux territoires urbains sur lesquels elles se développent ;
- ces territoires et sont souvent des espaces de mixité et de métissage culturels ;
- elles résultent des synergies entre les habitants de ces lieux qui manifestent leur volonté de montrer une identité collective ;
- elles expriment un besoin de reconnaissance et de médiatisation ;
- elles ont pris leur essor en marge des réseaux culturels officiels ;
- elles sont souvent l'affaire d'autodidactes qui bouscule le clivage amateurs/professionnels ;
- elles contribuent à renouveler et à diversifier les logiques esthétiques dans toutes les disciplines ;
- elles infléchissent les systèmes économiques de diffusion de la culture par la pression populaire ;
- elles se distinguent au travers de codes vestimentaires, de manières d'être, de modes de communication, de règles sociales qui en font une matière à études ethnosociologiques. On s'aperçoit que la publicité utilise facilement leurs codes pour vendre ses produits.

Une culture pluridimensionnelle

Les constats développés en amont peuvent se regrouper autour de quatre dimensions qui, selon Lebreton[12], spécifient une culture commune aux différentes pratiques qui traverse les Cultures Urbaines.

Une dimension socio-environnementale

L'environnement urbain représente un milieu de vie avec comme point de départ la représentation de la ville par le pratiquant et comme point d'arrivée l'appropriation de cette

[11] Mission « Cultures Urbaines », Rapport au ministre de la culture et de la communication, coordonné par Jean François Hebert (président de la Cité des Sciences et de l'industrie), mars 2007.
[12] LEBRETON (F.), *Cultures Urbaines et sportives « alternatives », Op. Cit.*

ville : Lebreton parle de « *ville pratiquée* ». La notion de culture urbaine passe alors par une véritable pratique de l'espace, une visibilité de « *l'ici* » à « *l'ailleurs* » urbain. L'auteur compare cette culture commune à « *des pratiques de pleine nature urbaine* »[13].

Une dimension affective

Les pratiques urbaines s'inscrivent dans un transport émotionnel qui peut représenter une fuite de « l'enfer urbain ». Ce territoire étant cloisonné, on peut postuler que les Cultures Urbaines influence la manière de se mélanger et de se préserver.

Une dimension collective

Cette dimension implique la notion de « *communauté urbaine* », définie par Simmel[14] comme « *un cercle social* », elle est structurée par des espaces d'identifications diversifiés qui instituent différemment les individus qui la fréquentent. La communauté urbaine, est donc marquée par un relâchement des liens de solidarité. A l'inverse, des micro-liens naissent au sein de sous-communauté et forment ainsi des « *communautés d'intérêts idéels* »[15], c'est-à-dire des groupes composés d'individus qui partagent soit une identité, soit des expériences et des préoccupations.

Une dimension corporelle

L'expérience urbaine commence par le corps. Le corps qui habite la ville, s'y déplace, s'y expose, y marche, y danse, etc. Vivre dans une agglomération modifie les modes corporels de perception, de relation au monde et aux autres. Il s'agit ici du corps en mouvement dans un espace visible ou non. La pratique de ces espaces nécessite des déplacements à la fois horizontaux, verticaux, en surface et en profondeur. Ceux des pratiquants des Cultures Urbaines déstabilisant les bonnes manières de faire en recherchant une « *urbanité ludique* »[16].

Ces caractéristiques communes aux pratiques urbaines nous amèneraient à penser que les pratiquants, d'où qu'ils proviennent, sont réunis autour des mêmes valeurs et recherchent la satisfaction des mêmes désirs. En effet, l'étude des cultures urbaines montre qu'elles reposent sur une culture commune qui dépasse les clivages sociaux : divergence, innovation, liberté, autonomie, etc. Leurs pratiquants adhérent à des codes communs et adoptent des conduites afférentes à cette culture quel que soit leur origine ethnique et/ou sociale (langage, vêtements,

---

[13] LEBRETON (F.), *Ibidem*.
[14] JONAS (S.), *Simmel et l'espace : de la ville d'art à la métropole*, Paris, L'Harmattan, 2006.
[15] LEBRETON (F.), *Cultures Urbaines et sportives…, Op. Cit.*
[16] LEBRETON (F.), *Ibidem*.

goûts musicaux…).

Distinction sociale et culture de classe

Au travers de l'étude de deux publics différents adhérents à la même association : un groupe de Parisiens relevant de la classe bourgeoise (Paris centre) et un groupe d'Hérouvillais (Calvados) issu de la classe populaire[17], nous tenterons de montrer que les adhérents d'une même association (*Roulé-Boulé*), en fonction de leur culture de classe, ont une sensibilité particulière et des attentes spécifiques envers les activités urbaines qu'ils choisissent de pratiquer. Autrement dit, que le jeu de positionnement social entre les individus et les groupes sociaux auxquels ils appartiennent joue un rôle primordial dans leur façon d'aborder les « cultures urbaines ».

La construction sociale des goûts

Les sciences sociales ne proposent pas de consensus au sujet des cultures humaines : l'anthropologie culturelle insiste sur leur diversité, l'anthropologie cognitive postule au contraire l'existence d'invariants culturels. Mais nous savons que chaque classe sociale fonctionne avec ses représentations, son *habitus*. Dans son approche sociologique, Bourdieu définit la notion d'*habitus* pour caractériser les déterminismes inconscients qui pèsent sur nos comportements, nos grilles de lecture et nos modes de pensées, il la décrit comme « *un système de dispositions durables fonctionnant comme un principe générateur et organisateur de pratiques et de représentations* »[18]. En bref, il s'agit de la façon dont les structures sociales s'impriment dans nos têtes et nos corps par *intériorisation de l'extériorité*. En fonction de sa trajectoire sociale et de ses conditions objectives d'existence, chaque individu va percevoir, sentir, faire et penser d'une certaine manière, le plus souvent de manière non consciente. Chacun de nous est bien le produit de son milieu. Aussi nous pouvons-nous imaginer que les adhérents parisiens et hérouvillais ne vont pas aborder de la même manière les activités identiques proposées, que ce soit en termes de représentations, de motivations ou d'attentes.

[17] BOURDIEU (P.), *La distinction, Op. Cit.*
[18] BOURDIEU (P.), *La misère du monde*, Paris, Éd. du Seuil, coll. Points, 1993.

Les éléments suivants[19], montre que la sociologie peut, contrairement à l'adage populaire affirmant que « *des goûts et des couleurs, on ne discute pas* », trouver une logique sociale aux pratiques jugées individuelles. Ils témoignent aussi de l'intérêt d'une démarche qui s'interroge sur la production sociale des schèmes de perception et des pratiques.

La dimension culturelle de la lutte entre classes sociales

L'espace social, construction multidimensionnelle, oppose diverses classes et fractions de classe selon le volume et la structure de capital. Parmi les différentes formes de capital, c'est le capital économique et le capital culturel qui fournissent les critères de différenciation les plus pertinents pour construire l'espace social des sociétés modernes.

Entre les jeunes pratiquants de cultures urbaines de Paris-centre et d'Hérouville-Saint-Clair, le capital économique et culturel semble bien différent. Les premiers sont issus de classes aisées, les seconds appartiennent à des familles souvent précarisées. Ce critère qui les oppose induit une hiérarchie qui risque de peser sur leurs goûts et par conséquent sur leurs attentes au regard de la pratique.

La hiérarchie des pratiques culturelles

La notion de culture est comprise ici dans une double acception : au sens restreint, renvoyant aux « *œuvres culturelles* », et au sens anthropologique, désignant les manières de faire, de sentir, de penser propres à une collectivité humaine. C'est cette dernière qui nous intéresse.

Les pratiques culturelles elles-mêmes sont classées dans des hiérarchies allant du plus légitime au moins légitime : au théâtre classique s'oppose le théâtre de boulevard, à l'équitation ou au golf s'oppose le footing et le football, etc. Il existe des domaines culturels nobles (peinture, sculpture, littérature, théâtre) et des pratiques moins nobles en voie de légitimation (cinéma, photo, chanson, bande dessinée…). C'est dans cette dernière catégorie que s'inscrivent les cultures urbaines qui peuvent fonctionner à la fois comme facteur d'intégration, attestant l'appartenance à une classe, mais aussi comme facteur d'exclusion. Dans le champ culturel, les stratégies des individus diffèrent selon leur position : les sujets aux positions dominantes opteront pour des stratégies de conservation ; en revanche, les individus en position dominée pratiqueront des stratégies de subversion en cherchant à transformer les règles de fonctionnement du champ.

[19] BOURDIEU (P.), *La distinction*, *Op. Cit*.

Dans notre cas, on peut légitimement se questionner sur ce dernier point puisque les deux publics étudiés, appartenant à des classes sociales dominantes et dominées, ont opté pour une même pratique. Les cultures urbaines s'inscrivant par essence dans la subversion au regard de la « grande culture », que recherchent les adhérents parisiens dans ce type de pratique ?

L'habitus de classe sociale au fondement des pratiques culturelles

La compétence culturelle s'acquiert principalement au sein de l'institution scolaire et de la famille. Ainsi n'est-il pas étonnant d'observer une corrélation statistique entre la compétence artistique et la possession d'un capital culturel élevé. De fait, l'acquisition des compétences culturelles s'opère par le biais de l'*habitus*, produit du milieu d'origine et de la trajectoire individuelle et collective dans l'espace social. Dès lors, rendre compte de la hiérarchie des goûts implique de les mettre en relation avec la hiérarchie sociale. Or, la similitude des *habitus* fonde différents « styles de vie »[20] qui s'opposent.

Qu'en est-il de ces deux groupes de pratiquants qui témoignent de styles de vie différents et choisissent pourtant la même activité ?

L'homologie entre l'espace social et les goûts de classes

Bourdieu propose une division ternaire de la société qui caractérise les *habitus* des classes supérieures, des classes moyennes et des classes populaires : le sens de la distinction pour les classes supérieures, la bonne volonté culturelle pour les classes moyennes et le choix nécessaire pour les classes populaires. Face à la double appartenance sociale des pratiquants étudiés, la question de leur goût commun pour les cultures urbaines semble posée. Si l'inscription des jeunes Hérouvillais dans les classes populaires nous semble acquise, nous pouvons nous interroger sur celle des jeunes parisiens du seizième arrondissement : appartiennent-ils à la classe dominante ou à la petite bourgeoisie ?

Les classes dominantes : « le sens de la distinction »

La classe dominante cherche à maintenir sa position par une stratégie de distinction, en définissant et en imposant, pour le reste de la société, la culture légitime. Son rapport à la culture s'opère sur le mode de la distanciation, de l'aisance, de la lecture au second degré.

[20] Un style de vie est un ensemble de goûts, de croyances et de pratiques systématiques caractéristiques d'une classe donnée. Il comprend les opinions politiques, les convictions morales, les préférences esthétiques mais aussi les pratiques alimentaires, vestimentaires, culturelles, etc.

On peut penser que les cultures urbaines, par leur pouvoir d'innovation, pourrait répondre à cette attente. Par contre, on constate que dès qu'une pratique se diffuse, elle perd de son pouvoir distinctif et se voit abandonnée par les classes dominantes. La large diffusion et médiatisation des cultures urbaines pourrait ici écarter la classe dominante de ces pratiques.

La petite bourgeoisie : « la bonne volonté culturelle »

Les petits bourgeois occupent une position moyenne dans l'espace social mais font preuve d'une volonté d'ascension sociale. Aussi, leur identité sociale se cristallise dans leur déférence face à la culture. Les membres de la petite bourgeoisie sont caractérisés par un *habitus* fondé le volontarisme rigoriste liés à leur volonté d'ascension sociale. Ils témoignent d'une « *bonne volonté culturelle* » en imitant la culture de la classe dominante, qu'ils reconnaissent comme légitime et désirent acquérir.

Les classes populaires : « le choix du nécessaire »

Les classes populaires, situées à l'extrémité de l'espace social, sont condamnées à préférer le nécessaire au superflu. Leur dépossession les incline à des goûts ou à des choix qui s'écartent de la gratuité des exercices esthétiques. Un second trait de leur habitus concerne la valorisation de la force physique comme dimension de la virilité attestée par le choix de fortes nourritures ou l'attrait des exercices de force.

Pacifiquement rebelle à la domination culturelle, le mouvement des cultures urbaines peut apparaître comme une contre-culture. Pourtant, selon Bourdieu, il n'existe pas de contre-culture populaire, définie comme l'ensemble des valeurs et des modèles qui s'opposent à la culture officielle dominante : la légitimité culturelle des dominants n'est pas remise en cause.

Se comparer ou se distinguer

Les critiques de l'approche de Bourdieu se sont avérées nombreuses tant sur les concepts employés que sur les résultats qui dénient toute autonomie culturelle aux agents sociaux et qui transforment la culture en un instrument de la lutte des classes.

Dans ses travaux, Jean-François Dortier[21] fait vaciller les concepts bourdieusiens tels que la comparaison sociale, les codes de la distinction, la soif de reconnaissance et les inégalités volontaires. L'auteur cherche à démontrer que les grandes inégalités sont moins sensibles aux

[21] DORTIER (J.-F.), « Soif de reconnaissance et inégalités volontaires », *Sciences Humaines*, n°224, mars 2011.

individus que les différences entre proches, voisins, amis ou parents. Il affirme qu' « *il existe un « narcissisme des petites différences », de petites inégalités entre proches, apparemment moins visibles, mais qui compte beaucoup pour chacun (…) Ce jeu de position entre individus ou les groupes proches jouent un grand rôle dans les relations humaines.* »

Le phénomène de « *comparaison sociale* », qui est le fait de se mesurer aux autres pour estimer sa propre valeur, se retrouve dans la plupart des milieux sociaux et semble omniprésent (sport, consommation, loisirs…). Il porte en lui une volonté de se démarquer au point d'être davantage un processus de différenciation que de comparaison. Ce phénomène étant permanent, la « *satisfaction reste toujours relative* » même s'il y a un changement visible de statut.

Ce constat n'est pas nouveau. Rousseau nous proposait déjà de le repérer. Pour lui, les premières inégalités sont nées du désir de se comparer : « *Chacun commença à regarder les autres et à vouloir être regardé soi-même, et l'estime publique eut un prix. (…) Et ce fut là le premier pas vers l'inégalité* »[22]. La volonté de marquer sa différence fait que les biens de consommation ne visent pas seulement à satisfaire des besoins mais à se démarquer dans le jeu social. Il semble que « les cultures urbaines » soit un exemple concret de pratique de différenciation plus que de pratique hygiénique ou conviviale.

Mais pourquoi l'individu ressent-il le besoin de se distinguer des autres ? Plusieurs études avancent des éléments de réponse.

Alice Le Goff[23] explique que Fraser postule que la lutte pour la reconnaissance est devenue la forme paradigmatique du conflit politique à la fin du XXème siècle. Elle diagnostique dès lors un évincement de la redistribution économique comme remède à l'injustice par la reconnaissance culturelle. Pour lui, la reconnaissance est une question de justice et non une question de réalisation de soi. En ce sens, il justifie l'éthique du mouvement des cultures urbaines.

A l'inverse, Honneth[24] y voit une soif de reconnaissance. Il remonte, *via* une relecture des *Principes de la philosophie du droit* de Hegel, aux présupposés intersubjectifs de la justice sociale et tente de montrer que les individus doivent avant tout « *posséder une connaissance élémentaire de leur besoin de reconnaissance* ». Cependant, il ne s'agit plus seulement d'une reconnaissance de droit mais également d'une reconnaissance intime (amour/amitié) et d'une

[22] ROUSSEAU (J.-J.), *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755), Paris, Gallimard, 1989.
[23] LE GOFF (A.), « The Political Theory of Recognition », *Revue du MAUSS permanente*, 9 décembre 2007 [en ligne]. http://www.journaldumauss.net/spip.php?article226
[24] HONNETH (A.), *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, Ed. du Cerf, coll. Passages, 2000.

la reconnaissance sociale (travail).

Maurin[25] démontre que la volonté de monter les barreaux de l'échelle sociale amène à une hantise du déclassement individuel ou collectif qu'il est prêt à se dénigrer lui-même pour faire valoir la capacité à intéresser autrui en produisant du singulier. L'instinct qui le pousse à produire ce singulier pour s'attirer l'amitié d'autrui peut mener à des conduites étranges.

Pour Dortier enfin, la reconnaissance se manifeste par des « *aspirations matérielles* », « *des statuts* » ou « *des marques symboliques* » qui conduisent à « *une lutte de classement et à des stratégies de distinction* »[26]. Mais selon lui, « *les frontières entre les groupes sociaux se sont complexifiées* » : l'homologie que Bourdieu expliquait entre la hiérarchie de légitimité des pratiques et la hiérarchie des groupes sociaux est bousculée. Ces frontières sont pourtant toujours présentes : la différence ne se porte pas sur l'objet ou sur la pratique en elle- même, mais sur la manière de le consommer ou de pratiquer.

Cette dernière réflexion nous amène à nous interroger sur le mode de pratique des deux publics étudiés plus que sur leur choix des cultures urbaines en tant que telles. Face aux activités proposées par l'association, quelles sont leurs modalités d'appropriation ?

Résultats de notre étude comparative

Ces deux groupes bien distincts adhèrent à la culture commune véhiculée par les activités urbaines. On pourrait penser qu'ils y trouvent un moyen de s'épanouir au travers des activités dont ils partagent la pratique. Notre attention s'est alors portée sur la manière de se représenter ses différentes activités : quelle est en fait leur culture urbaine personnelle ?

Pour connaître les attentes des pratiquants des jeunes de Paris et d'Hérouville-Saint-Clair face à la pratique, nous avons utilisé un questionnaire fermé comprenant douze questions.
Que recherchez-vous dans la pratique de votre activité ? :
a - le côté créatif, artistique, **b** - le côté sportif, compétition, **c** - le partage avec les autres, **d** - le « style » urbain, **e** - un moyen d'expression libre, **f** - une reconnaissance auprès des autres, **g** - une façon de se distinguer des autres, **h** - un moyen de se comparer aux autres, **i** - une possibilité de se réapproprier la ville, **j** - une occasion d'être en autogestion, **k** - une autonomie, **l** - les sensations qu'elle procure.

Chaque pratiquant a donné une note de 1 à 9 au regard de son degré d'évaluation des

[25] MAURIN (E.), *La peur du déclassement. Une sociologie des récessions*, Paris, éd. du Seuil, 2009.
[26] DORTIER (J.-F.), « Soif de reconnaissance et inégalités volontaires », *Op. Cit.*

termes mentionnés.

Les Parisiens

Aux yeux des Parisiens, trois items semblent indissociables de leur pratique : « le côté créatif », « le partage avec les autres » et « la réappropriation de la ville ». Ce choix montre l'adéquation des pratiquants de la capitale avec les valeurs des cultures urbaines. Arrivent ensuite « les sensations procurées », « le style urbain », « la façon de se distinguer », « une reconnaissance auprès des autres ».

Bien que les Parisiens attachent une importance aux items de distinction tels que « se distinguer du groupe » ou encore « la recherche de reconnaissance auprès des autres », on note un réel attrait et une compréhension des enjeux inhérents aux cultures urbaines.

En résumé, les enfants de Paris semblent plus en phase avec les valeurs portées par les cultures urbaines, ils en relèvent le besoin de faire vivre leur créativité et le désir d'investir la ville dans laquelle ils évoluent. Leur logique se détache d'une simple consommation d'exercice physique.

Les Hérouvillais

De leur côté, les Hérouvillais semblent bouder les critères propres aux cultures urbaines, (le style urbain, le moyen d'expression libre, le côté créatif). Ils s'inscrivent dans une vision plus sportive et plus institutionnalisée de leur pratique en privilégiant « le côté sportif », « être en groupe » ou « les sensations procurées » qui sont autant de valeurs que l'ont retrouve généralement dans le loisir sportif.

En résumé, les enfants d'Hérouville-Saint-Clair abordent les pratiques urbaines comme ils le feraient d'autres activités physiques et sportives. Ici, la culture de classe semble dominer la culture commune. L'élan divergent des cultures urbaines comme moyen d'expression n'est pas approprié par ce groupe comme une valeur commune.

Les représentations des pratiquants des deux groupes s'avèrent différentes. On peut donc penser que la culture commune cède le pas à la culture de classe. En effet, le besoin d'exercice physique, relevé par Bourdieu[27] comme valeur des classes populaires, apparaît premier chez les Hérouvillais alors que le besoin d'épanouir sa créativité et de s'approprier l'espace urbain qui les entoure réunit les Parisiens, ce qui relève davantage de la culture des

[27] BOURDIEU (P.), *La distinction, Op. Cit.*

classes bourgeoises. La recherche sportive des Hérouvillais contraste avec l'envie créative des Parisiens. Ces derniers placent la reconnaissance et la distinction au regard d'autrui au cœur de leur vision de la pratique. Cette envie de se distinguer et la reconnaissance des pairs semblent d'une moindre importance dans la pratique des Hérouvillais. Il apparaît également que les Hérouvillais, ayant une vue singulière des cultures urbaines, se retrouvent pendant l'activité sur des valeurs qui leur sont communes, en l'occurrence sur l'aspect sportif. Les valeurs de classes prennent alors tous leurs sens.

Un seul item rapproche les deux populations : le besoin d'être en groupe, d'échanger. Mais ce désir n'est pas spécifique aux cultures urbaines : il s'avère largement partagé par les enfants de cet âge quelle que soit l'activité de loisir pour laquelle ils optent.

La spatialisation des pratiques

Les cultures urbaines représentent un ensemble de formes d'expression spécifiquement citadines. L'espace reste donc une dimension prioritaire qui fonde les valeurs des pratiquants et les comportements afférents. Les cultures urbaines portent des valeurs que les municipalités cherchent à faire partager à leurs habitants. Parallèlement, ils les utilisent comme soupape en s'organisant pour canaliser les débordements éventuels : d'où la construction de lieux de pratique connus et dédiés.

A Hérouville-Saint-Clair, l'institutionnalisation et le contrôle s'opèrent par la spatialisation : les *skate-park*. L'accent porté sur ces lieux réservés singularise la pratique et l'oriente. Ce faisant, elle la dépossède de certaines de ses valeurs. Elle permet un accès sportif aux pratiquants certes intéressant mais les valeurs telles que la liberté de création et la réappropriation de la ville s'en voient amoindries voire inexistantes.

Paris, ville-capitale de taille importante, propose une réalité plurielle conséquente. La pratique se confronte dans une moindre mesure à l'obstacle institutionnel car les amateurs des cultures urbaines trouvent de nombreux lieux et occasions d'investir la ville.

Un point central dans la définition des cultures urbaines réside dans la possibilité et le plaisir de se réapproprier un lieu de vie : il reste une des bases socio-historiques du concept de cultures urbaines. Pourtant, les institutions cherchent à reproduire des lieux de pratique calqués sur l'exemple du mouvement sportif et semblent refuser de considérer les pratiques urbaines comme sources de valeurs citoyennes en envisageant la ville comme un espace où chacun peut s'exprimer dans le respect de l'autre.

Conclusion

Après avoir confronté le concept de cultures urbaines à celui de culture de classe, nous avons tenté de comprendre comment les jeunes adhérents d'une même association - séparés géographiquement et socialement - se représentaient leurs pratiques et leur adhésion à ce mouvement.

Comme le souligne Hélène Brunaux, « *le groupe communautaire est un référent social et culturel grâce auquel les individus assimilent un certains nombre de règles, de comportements et d'attitudes* »[28]. Pour faire partie de ce groupe, les individus vont s'approprier ces règles jusqu'à ce qu'elles deviennent constitutives de leurs propres valeurs.

Au regard des représentations, des valeurs et des modalités de pratique, il nous est apparu que l'appartenance à une classe sociale semblait surseoir à l'appartenance au mouvement des cultures urbaines.

Bibliographie

BOURDIEU (P.), *La distinction, Critique sociale du jugement*, Paris, éd. de Minuit, 1979.

BOURDIEU (P.), *La misère du monde*, Paris, Éd. du Seuil, coll. Points, 1993.

BRUNAUX (H.), *Espace urbain et danses contemporaines. Usages de l'espace et espaces des usages*, Thèse de sociologie et d'anthropologie, Chap. 5, Université Lumière Lyon 2, Lyon, février 2010.

CUCHE (D.), « Culture et identité », in *La notion de culture dans les sciences sociales*, Paris, La Découverte, 1996.

DORTIER (J.-F.), « Soif de reconnaissance et inégalités volontaires », *Sciences Humaines*, n°224, mars 2011.

FORQUIN (J.-C.), *Ecole et culture. Le point de vue des sociologues*, Bruxelles/Paris, De Boeck-Université/Editions Universitaires, 1989.

FORQUIN (J.-C.), « Ecole et culture », *EPS et Société Infos*, n°26, octobre 2004.

GRUSON (L.), « Les Cultures Urbaines : points de repères et références », in *Répertoire des Cultures Urbaines*, Paris, ADRI et l'EPPGHV, 1999.

HONNETH (A.), *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, Ed. du Cerf, coll. Passages, 2000.

[28] BRUNAUX (H.), *Espace urbain et danses contemporaines. Usages de l'espace et espaces des usages*, Thèse de sociologie et d'anthropologie, Chap. 5, Université Lumière Lyon 2, Lyon, février 2010.

JONAS (S.), *Simmel et l'espace : de la ville d'art à la métropole*, Paris, L'Harmattan, 2006.

LE GOFF (A.), « The Political Theory of Recognition », *Revue du MAUSS permanente*, 9 décembre 2007 [en ligne]. http://www.journaldumauss.net/spip.php?article226

LEBRETON (F.), *Cultures Urbaines et sportives « alternatives », socio-anthropologie de l'urbanité ludique*, Paris, L'Harmattan, 2010.

MAURIN (E.), *La peur du déclassement. Une sociologie des récessions*, Paris, Seuil, 2009.

PINÇON (M.), PINÇON-CHARLOT (M.), *Dans les Beaux Quartiers*, Paris, Seuil, 1989.

RAUTENBERG (M.), « Cultures Urbaines, cultures du monde, cultures de masse », communication présentée au Centre Culturel Œcuménique, journée « Quelle place pour les Cultures Urbaines et du Monde ? », Villeurbanne, 10 janvier, 2008.

ROUSSEAU (J.-J.), *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755), Paris, Gallimard, 1989.

VERRET (M.), CREUSEN (J.), *Culture ouvrière*, Paris, L'Harmattan, 1996.